

Extrait d'un volume de notre collection TÀP

<http://www.editions-beauchesne.com/index.php?cPath=180>

BERTRAND LANÇON

**ATTENTION AU MALADE
ET TÉLÉOLOGIE DE LA MALADIE :
LE « NOSOMONDE » CHRÉTIEN
DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE
(IV^e – VI^e SIÈCLES)**

La réflexion qui suit est née d'un paradoxe, qui est perceptible dans l'attention portée aux malades et à la maladie par les auteurs chrétiens de l'Antiquité tardive. En premier lieu, il est certain que la christianisation de l'Empire romain s'est accompagnée d'un nouveau comportement de sollicitude à l'égard des malades. Les témoignages en sont abondants. Dans le même temps, la maladie fut l'objet de perceptions diverses. Elle rappelait d'abord la condition humaine, celle d'êtres incarnés. Mais une condition humaine sujette à la faute originelle : l'altération de la santé du corps et de son intégrité y trouvait une explication à la fois rationnelle et théologique. La maladie était donc une fatalité humaine consentie par Dieu, en même temps qu'un rappel du lien entre condition humaine et condition de pécheur.

Cependant, les difformités, les souffrances, l'altération du corps étaient telles, bien souvent, que la maladie pouvait paraître scandaleuse¹. En effet, la Genèse dit qu'« à son image,

1. Dans le corpus de 650 cas pathologiques que j'ai constitué à partir des sources écrites des IV^e-VI^e siècles, les infirmités motrices et les paralysies, partielles ou totales, représentent une proportion de 25 % : B. Lançon, *Maladies, malades et thérapeutes en Gaule à la fin de l'Antiquité*, Thèse de Doctorat, Paris IV-Sorbonne, 1990, 815 p.

homme et femme, il les créa »². Si donc les hommes et les femmes malades renvoient une image altérée de leur créateur, cette altération instaure un hiatus qui pose question, car il est impossible d'envisager l'imperfection dans la Création. La réponse se trouve dans l'incarnation du Fils de Dieu : « il a porté nos maladies » écrit Matthieu³.

La maladie est donc une épreuve inhérente à la condition charnelle. On voit bien que les Pères de l'Église la retiennent comme telle. Mais elle est aussi un mal dont peut découler un bien. Une occasion douloureuse de réfléchir sur soi-même, voire de se convertir sincèrement.

La maladie cristallise toute une anthropologie et interroge la théologie. Est-elle voulue par Dieu ou seulement tolérée par lui ? A-t-elle un but, autrement dit, entre-t-elle dans un dessein divin ? Est-elle une punition ? Connote-t-elle le péché ou le dénote-t-elle seulement ? Questions et contradictions abondent, qui viennent déterminer les mentalités et les comportements face à la vie, face au divin, mais aussi face aux malades. Cette brève étude se propose d'aborder ces questions à travers un choix de quelques exemples significatifs.

LA NOUVELLE SOLLICITUDE

Ce comportement repose sur des épisodes précis de la vie de Jésus et sur ses propres paroles, telles qu'on peut les lire dans les textes évangéliques. Visiter les malades, les entourer d'attention, les soigner n'étaient pas seulement une vertu mais un devoir.

« *Opus misericordiae* » : visite et soin aux malades

On sait que Jésus a été malade et s'est préoccupé du sort des malades, puisque les Évangiles lui prêtent 19 guérisons. « J'ai

2. Gn 1, 27.

3. Mt 8, 17.